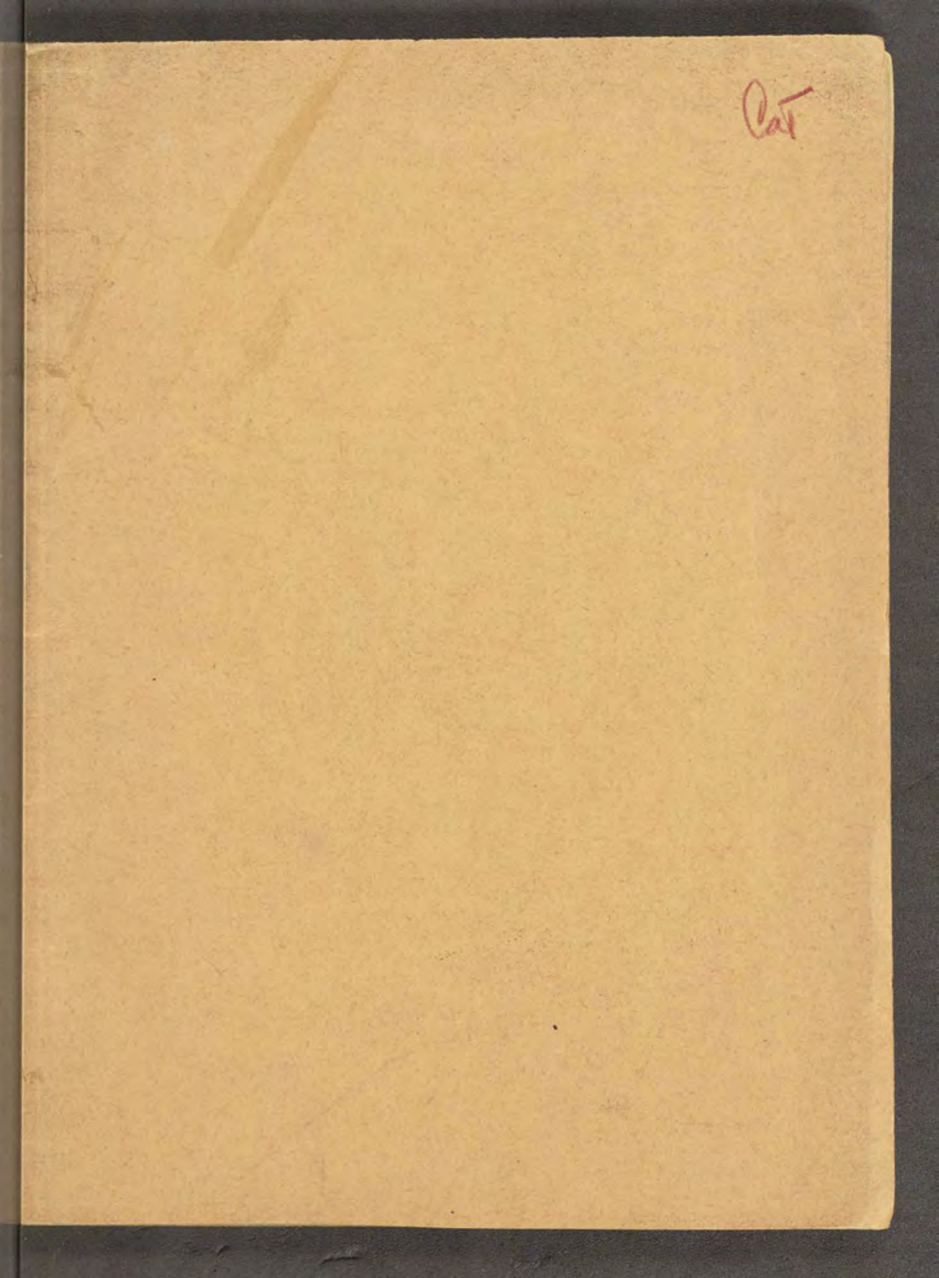
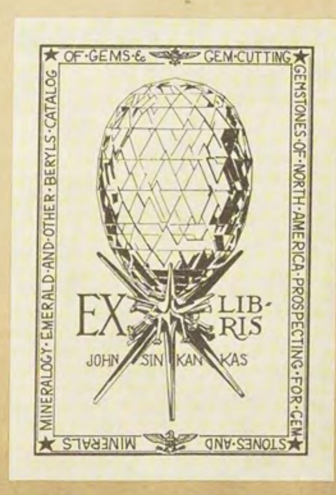

Cat


La Vie Rustique
1967



BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE DES ÉCOLES DE DESSIN

LES IVOIRES



PARIS. — IMPRIMERIE DE L'ART
E. MÉNARD ET Cie, 41, RUE DE LA VICTOIRE

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE DES ÉCOLES DE DESSIN
Fondée par RENÉ MÉNARD

ET DIRIGÉE PAR

M. A. COUGNY
Inspecteur principal des Écoles de Dessin de la Ville de Paris.

DEUXIÈME SÉRIE

ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL

LES IVOIRES

PAR

ERNEST BOSC

LIBRAIRIE DE L'ART
29, CITÉ D'ANTIN, PARIS

1889

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

DES ÉCOLES DE DESSIN

LES IVOIRES

Nature de l'ivoire. — Ses variétés.

L'ivoire est une substance osseuse, assez dure, d'un blanc jaunâtre, qui provient principalement des défenses de l'éléphant. Le plus estimé est celui dont la blancheur tire légèrement sur le vert.

En général, quelle que soit sa provenance, l'ivoire renferme, dans sa composition, de la gélatine, du phosphate de chaux et de magnésie, de l'oxyde de fer et de la magnésie plus ou moins pure. Bien qu'ayant de l'analogie avec l'os, l'ivoire est cependant plus dur, plus dense et plus homogène ; aussi est-il susceptible de recevoir un plus beau poli, et tandis qu'un os scié horizontalement montre de petites cellules ou tubes, l'ivoire est formé par un réseau de losanges. D'un autre côté, par la facilité et la netteté de ses coupes, il se rapproche de certains métaux

très ductiles. C'est même cette ductilité qui rend son emploi si éminemment utile dans les arts mécaniques, principalement dans l'art du tourneur, et permet à cet artiste de fabriquer des objets d'un travail merveilleux et d'une délicatesse extrême.

Ceux de nos lecteurs qui ont suivi avec quelque attention nos expositions industrielles ou rétrospectives ont pu y remarquer de petits navires, des chalets, des cadres de glace et des miroirs de main exécutés en ivoire, d'un travail si délicat que l'imagination n'aurait pu se figurer la délicatesse du travail de ces objets avant de les avoir vus.

Les défenses du morse, le dard ou flèche du narval, la corne du rhinocéros de même que les dents de l'hippopotame fournissent également une sorte d'ivoire, mais d'un emploi beaucoup plus restreint. La dent du morse, dès la fin du XIIe siècle, était utilisée pour fabriquer de petits ouvrages, tels que crucifix, boîtes à hosties, volutes de crosses épiscopales, coffrets, statuettes, bas-reliefs, etc. A cette époque l'ivoire était très rare en Occident, principalement dans le Nord ; aussi la dent du morse était-elle bien souvent utilisée.

Longtemps avant la domination romaine, les Gaulois employaient les dents du morse pour faire des pommeaux d'épée.

On reconnaît à première vue la différence qui

existe entre les ivoires de provenances diverses. Les canines du morse, par exemple, sont arrondies en dehors; elles se recourbent en bas et en arrière, elles sont en outre creusées sur leur face interne d'un sillon longitudinal; elles ne peuvent fournir des pièces d'une grande étendue. Un autre signe carac-



FIG. I. — LAPINS (NETZKÉ EN IVOIRE).

téristique des dents du morse, c'est qu'on ne voit pas dans la coupe ou section de cette matière dure et compacte des lignes courbes, comme dans l'ivoire des éléphants, mais de simples granulations. Ce détail, ignoré des contrefacteurs, des imitateurs et des *truqueurs*, aide parfois à reconnaître la modernité de sculptures vendues souvent pour des œuvres du XIIe ou du XIIIe siècle, et que de jeunes amateurs inex

périmentés acceptent pour des œuvres originales d'une époque antérieure.

La dent du narval passait autrefois pour un remède souverain contre une foule de maladies. *Le véritable unicorne* était considéré comme une panacée universelle ; on le suspendait dans les temples d'Esculape à l'aide de chaînes d'or. Aujourd'hui, ces défenses ne sont plus employées en thérapeutique, mais on fabrique avec elles de superbes pièces ornées parfois d'un beau travail ; on en fait notamment des balustres de départ pour des rampes d'escalier. Certaines défenses de narval longues de plus de deux mètres sont couvertes, dans toute leur hauteur, de magnifiques sculptures.

La corne du rhinocéros était, d'après Buffon, beaucoup plus estimée des Indous que l'ivoire de l'éléphant, parce que les habitants de l'Inde attribuaient à cette matière des qualités spécifiques et des propriétés médicinales.

En Chine, on croit généralement que la corne du rhinocéros a la propriété de neutraliser les effets du poison ; aussi les Chinois font-ils avec cette substance des coupes à boire ; ils utilisent également cette matière pour faire des plaques de ceinturons.

En 1686, le roi de Siam envoya à Louis XIV de magnifiques présents, parmi lesquels figuraient six grandes cornes de rhinocéros.

Quant aux dents de l'hippopotame, elles sont tellement creuses, qu'on ne les utilise guère en France qu'à la fabrication de petits objets, principalement des dents artificielles ; les Japonais font avec cette matière des boutons et des netzkés; mais ils utilisent



FIG. 2. — NETZKÉ EN IVOIRE.

plus largement l'ivoire pour exécuter ces derniers. Nos figures de 1 à 3 montrent de ces œuvres japonaises; ce sont (fig. 1) deux lapins fort bien posés, (fig. 2), un bonhomme accroupi s'appuyant sur les genoux et sur les mains, et portant sur son dos un rat; cette œuvre est signée Ono-lejo-min; enfin (fig. 3),

deux enfants revenant de l'école, l'un porte un chien et l'autre un panier.

Nos figures 4 et 5 reproduisent un spécimen de l'art hindou ; c'est une crosse de fusil à mèche incrustée de plaques d'ivoire richement sculptées. La mon-



FIG. 3. — NETZKÉ EN IVOIRE.

ture de cette arme est en or ; cette œuvre d'art a figuré à l'Exposition universelle de 1878, dans la collection indienne de S. A. R. le prince de Galles. Le lecteur désireux de voir à grande échelle la riche ornementation de cet ivoire pourra satisfaire son désir en consultant notre DICTIONNAIRE DE L'ART DE LA CURIOSITÉ ET DU BIBELOT, au mot : *Ivoire*.



FIG. 4. — CROSSE DE FUSIL INCRUSTÉE D'IVOIRE.

(Art hindou.)



FIG. 5. — CÔTÉ GAUCHE DE LA CROSSE DU MÊME FUSIL.

Il existe diverses variétés d'ivoire d'éléphant, mais la plus estimée est sans contredit *l'ivoire africain*, c'est-à-dire celui qui provient des défenses des éléphants d'Afrique. On nomme *ivoire de Guinée* ou *du Gabon* un bel ivoire de transparence verdâtre, provenant de cette contrée. Cet ivoire, au lieu de jaunir en vieillissant, a la propriété de blanchir. A Angola, on trouve également de l'ivoire vert. L'ivoire du Cap et celui d'autres contrées africaines est mat, un peu blond; il présente une grande analogie avec l'ivoire de Bombay.

En général, les ivoires de provenances africaines sont d'un grain serré, et par suite leur poli est bien plus remarquable que celui de l'ivoire asiatique provenant soit de Siam, de Bornéo ou de Sumatra. Quelques défenses d'éléphants africains ne mesurent pas moins de 3 mètres de longueur, mais généralement elles n'ont guère que $1^{m},90$, 2 mètres et $2^{m},30$ de longueur, sur $0^{m},22$ à $0,^{m}20$ et même seulement $0^{m},18$ de diamètre à la base.

L'*ivoire des Indes* ou *de Ceylan* est d'une blancheur excessive; si l'on refend longitudinalement une défense provenant d'un animal de cette contrée, on la trouve nuancée de tons divers variant du jaune pâle à un rose assez vif.

Enfin, il existe des ivoires fossiles utilisés dans les arts; ils sont parfois teintés de vert par suite de

leur imprégnation avec de l'oxyde de cuivre qui s'est trouvé par hasard dans leur voisinage dans le sein de la terre. Comme la Sibérie fournit beaucoup de cet ivoire, on le nomme généralement, dans le commerce, *ivoire fossile de Sibérie*, mais cet ivoire, de même que celui d'Égypte, est peu employé parce qu'il est toujours fendu, quand sa couleur est acceptable.

Histoire.

Dans l'antiquité on faisait un usage beaucoup plus considérable de l'ivoire que de nos jours, cette matière était du reste beaucoup plus abondante qu'elle ne l'est aujourd'hui, comme nous allons bientôt le voir. Un des plus anciens textes qui mentionnent cette belle matière, c'est celui des psaumes de David; il y est dit : « La myrrhe, l'ambre et le sandal s'exhalent de vos vêtements et des palais d'ivoire où les filles des rois font vos délices et votre gloire. »

Homère nous dit dans l'*Odyssée* que les Grecs utilisaient cette substance pour orner des clefs et des brides, des chaises et des lits ; ils en faisaient aussi des poignées et des fourreaux d'épée, ce qui explique fort bien ce passage des *Métamorphoses* d'Ovide, dans lequel Thésée est reconnu par son père à la poignée d'ivoire de l'épée cachée par lui. Le même

auteur nous montre, dans l'*Iliade*, les femmes de Mœonie ou de Carie en Asie Mineure, teignant en pourpre l'ivoire devant servir à orner le frein des coursiers.

Des artistes célèbres, Phidias entre autres, ont exécuté des statuettes et même des statues de grande dimension de 11 et 12 mètres de hauteur en or et en ivoire ; aussi nommait-on ces dernières *chryséléphantines*. Les deux plus célèbres statues de ce genre, exécutées par Phidias, furent la Minerve d'Athènes et le Jupiter d'Olympie. La Minerve était représentée debout, casquée et couverte de l'égide placée au-dessus d'une draperie d'or ; sa main droite appuyait sur une lance, sa main gauche portait une victoire ailée. Cette statue, haute de 12 mètres, était creuse et soutenue par une armature qui correspondait à ses diverses parties; l'armature elle-même n'était que l'âme d'une carcasse en bois recouverte de lames d'ivoire et d'or.

Le sculpteur Charles Simart a restitué pour le duc de Luynes, et cela d'après les textes authentiques et les monuments figurés, le chef-d'œuvre de Phidias.

Le Jupiter Olympien représenté assis ne mesurait pas moins de 11 mètres de hauteur ; si ce même personnage eût été debout, il aurait atteint près de 15 mètres. Cette œuvre avait été érigée d'après le

même principe de construction que celui de la Minerve.

Parmi d'autres œuvres dues au ciseau des Grecs, nous mentionnerons : une adorable Vénus de Pygmalion le Cypriote, une Hébé de Naucydée, une Junon de Polyclète, enfin, une Cybèle d'or de Cyzique, dont la figure était modelée dans de l'ivoire d'hippopotame, fait extrêmement rare.

En général, dans la sculpture chryséléphantine, l'ivoire était réservé pour les nudités, pour les chairs, tandis que les lamelles ou les plaques d'or repoussées et ciselées servaient à rendre les draperies, la chevelure, les accessoires. Nous possédons divers spécimens, fort rares du reste, de sculpture chryséléphantine qui peuvent témoigner également des dimensions considérables de certains ivoires anciens, notamment le *Cabinet des antiques* de la Bibliothèque nationale possède une main fort mutilée de grandeur naturelle qui a dû appartenir à la statue d'une jeune fille. Le musée de Copenhague montre une tête de grandeur naturelle prise dans un seul bloc ; enfin la bibliothèque du Vatican possède un visage de grandeur naturelle d'un seul morceau d'ivoire.

Non seulement les Grecs excellaient dans la statuaire chryséléphantine, mais encore ils se plaisaient à associer l'ivoire et l'or dans les divers objets du mobilier. L'un des plus célèbres meubles de ce genre

est sans contredit le fameux coffre que les descendants de Cypsélos, les *Cypsélides*, avaient consacré au dieu du temple d'Olympie. Pausanias nous décrit avec détail ce coffre, don des tyrans de la riche Corinthe. Il était en bois de cèdre incorruptible, et décoré sur ses quatre faces perpendiculaires, ainsi que sur son couvercle, de bas-reliefs sculptés en partie sur or et sur ivoire. Les Grecs faisaient aussi de magnifiques vases décoratifs dans lesquels l'ivoire figurait largement, et, à ce propos, Athénée, dans son *Banquet des savants*, blâme les collectionneurs de son temps en ces termes : « C'est la matière seule : l'or, l'électre, l'ivoire, l'argent qu'ils admirent. »

Au dire de Denys d'Halicarnasse, les Étrusques auraient utilisé l'ivoire pour les ornements et les signes distinctifs de la dignité royale. Les Romains, lors de l'invasion gauloise, attribuaient aux sénateurs, comme marque de puissance et de dignité, des sceptres et des sièges (chaises curules) d'ivoire. Plus tard, vers la fin de la République et sous l'Empire, les Romains éprouvèrent une passion véritable pour l'ivoire. Les ouvriers travaillant cette matière, les *eborarii* ornèrent d'ivoire les lits de table et de repos. Suivant même que ce meuble était utilisé pour la salle à manger d'hiver ou pour celle d'été, le genre d'incrustation était différent. C'est là un fait incontestable, puisque Plaute et Varron nous informent que

seuls les lits d'hiver étaient enrichis d'or et d'ivoire. — Pline, IX, 13, 14, nous apprend aussi qu'un certain Carvilius Pollio, « homme prodigue et d'une rare invention pour tous les raffinements du luxe, avait imaginé de tirer de l'écaille des lamelles pour en revêtir des plateaux et des *lits de table* ». Les lits ainsi décorés ne devaient servir que pour l'hiver. La *maison dorée* de Néron, dans laquelle cet empereur célébrait ses fastueuses orgies, avait le plafond de ses salles de festin décoré d'ivoire. Suétone nous apprend même que le fond de divers caissons de ces plafonds était formé de plaques d'ivoire mobiles, par lesquelles les convives recevaient une pluie de fleurs et de parfums. — A l'époque d'Hadrien, l'amour du faste vaniteux avait poussé les Romains à un véritable gaspillage de l'ivoire; ils en mettaient partout, même dans leurs mets, comme nous l'apprend Pline le naturaliste, par les lignes suivantes : « Leurs défenses (des éléphants) ont un prix énorme ; c'est la matière la plus riche pour la statue des Dieux. Le luxe a trouvé un autre mérite dans l'éléphant: on est allé jusqu'à rechercher la saveur du cartilage de sa trompe, par la seule raison, je pense, que l'on se figure manger l'ivoire même. C'est surtout dans les temples qu'on voit employées les grandes défenses. Toutefois Polybe a rapporté, sur l'autorité du petit roi appelé *Gulassa,* qu'à l'extrémité de l'Afrique, sur les confins de

l'Éthiopie, elles servent de poteaux dans les maisons et qu'on les emploie au lieu de pieux pour faire des clôtures et parquer des bestiaux [1]. »

Cet emploi excessif, exagéré, cet énorme abus de l'ivoire soulève même les vives critiques de Juvénal; « De nos jours, dit-il [2], les riches dînent sans jouissances; le turbot ni le daim n'ont plus de saveur; les essences et les roses semblent exhaler une odeur fétide, à moins que les tables aux vastes contours ne soient soutenues par un immense léopard à gueule béante et fait de ces dents que nous envoient Syène, la Mauritanie, l'Inde et les forêts Nabathéennes, où les déposa l'éléphant fatigué de leur poids. . . .

. . . .

Moi je ne possède pas une once d'ivoire; je n'ai pas un dé, pas un jeton de cette matière; il y a plus, les manches de mes couteaux sont en os. Avec eux, pourtant, les viandes ne prennent jamais un goût de rance: la poule qu'ils découpent n'en est pas plus mauvaise. »

Clément d'Alexandrie, dans son *Pédagogue*, exprime à peu près la même pensée, quand il dit: « Croyez-vous qu'un couteau de table ne coupe point, s'il n'est orné de clous d'argent ou s'il n'est emmanché d'ivoire. »

1. Pline, liv. VIII, x, 4. Éd. Didot, coll. Nisard.
2. Satire XI.



FIG. 6. — FRAGMENT D'UN PEIGNE LITURGIQUE.

Le même auteur, dans le même ouvrage, dit en parlant des lits de repos: « Je pense que le sommeil qu'on goûte sur le plus humble des grabats n'est pas moins doux que sur un lit d'ivoire. » Il ajoute un peu plus loin : « Il ne faut dormir ni dans des lits à colonnes d'argent, ni dans des lits décorés d'ivoire. »

Beaucoup d'autres auteurs latins de la bonne époque ou de la décadence nous fournissent d'autres détails sur l'ivoire, mais, comme ces citations feraient double emploi, nous arrêterons ici ce que nous avons à dire de l'ivoire chez les Romains.

Les collections publiques et privées nous montrent de nombreux spécimens d'ouvrages d'ivoires antiques. Rien que dans la collection Campana, au musée du Louvre, nous trouvons des boîtes de toilette, des épingles à cheveux, des fuseaux, des flûtes, des manches de couteaux et des milliers de dés et d'osselets, des jetons ou *tessères*, des cassettes ou *cistes*, des bijoux et jusqu'à une poupée à bras mobiles. Par le court aperçu qui précède, le lecteur peut se rendre compte de l'énorme quantité d'objets fabriqués en ivoire ; ils sont si nombreux même que, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, ils pourraient former certainement la suite complète et pour ainsi dire ininterrompue d'une histoire de l'art par les monuments.

Après l'antiquité, c'est le Moyen-Age qui créa le



FIG. 7. — FRAGMENT D'UN PEIGNE LITURGIQUE.

plus d'ouvrages éburnéens. Les catacombes de Rome nous montrent des objets d'ivoire des premiers siècles de l'ère chrétienne ; ce sont généralement des bijoux de femmes, des hochets, des marionnettes, des poupées ayant appartenu à des enfants, de petits masques, des agrafes ou des fibules, des bracelets, des coffrets de toilette, des épingles à cheveux *(discriminalia)*, des cure-oreilles, des peignes. Bien souvent les épingles à cheveux en question sont terminées par une tête de femme romaine.

Nos figures de 6 à 19 montrent des ivoires de l'époque du Moyen-Age ; ce sont, de 6 à 10, les ivoires du musée de Chambéry ; des fragments de peignes liturgiques (fig. 6 et 7), des fragments de bâtons pastoraux d'abbés (fig. 8 et 9), un fragment de coffret italien, représentant la *Conception* (fig. 10), deux peignes (fig. 11 et 12), un coffret italien (fig. 13), un détail du trône épiscopal de Saint-Maximin (fig. 14) ; deux pièces d'un jeu d'échecs : le cavalier (fig. 15), et le roi (fig. 16) ; un couvercle de boîte sur lequel on voit des joueurs d'échecs (fig. 17), enfin, un autel portatif (fig. 18) et une selle (fig. 19). Cette œuvre d'ivoire si remarquable date du commencement du XVe siècle, elle fait partie de la collection de M. le marquis Gioan Giacomo Trivulzio, de Milan

Pendant le XIIIe et le XIVe siècle, les artistes sculpteurs ou imagiers exécutèrent en ivoire une si grande

quantité d'objets que, la matière première faisant complètement défaut, on a dû lui substituer l'os ; l'antiquité avait dû faire de même dans un moment de disette. — Étienne Boileau, dans son *Livre des métiers*,



FIG. 8.

FRAGMENT D'UN BATON PASTORAL D'UN ABBÉ.

qui date du XIIIe siècle, nous apprend qu'il existait alors des corporations de tablettiers, tailleurs d'images et tourneurs, qui sculptaient et travaillaient en os et en ivoire des figures de saints, des crucifix, des patenôtres, des manches de couteaux, des échecs, des dés

à coudre et des dés à jouer, des coffrets, des olifants ou trompes de chasse décrites ainsi dans le roman de *Guillaume au court nez* :

Un cors d'yvoire fu en la tor sonez

Pendant le xve siècle, l'emploi de l'ivoire se ralentit un peu, mais les pièces qui nous restent de cette époque sont parfois extrêmement remarquables. Le musée de Cluny, qui possède une fort belle collection d'ivoires, n'en compte pas moins de dix-huit du xve siècle (n°s 1095 à 1112). Beaucoup de pièces d'ivoire de cette époque obtiennent, dans les ventes publiques, des prix très élevés; au mois de mai 1881, un reliquaire d'ivoire du xve siècle s'est vendu plus de 18,000 francs; quant aux diptyques, aux triptyques authentiques, ainsi qu'aux coffrets du xve et du xvie siècle, ils sont encore plus recherchés et, partant, d'un prix beaucoup plus élevé.

Le xvie siècle abandonna l'os et fabriqua exclusivement, avec de l'ivoire, des coupes, des drageoirs, des hanaps, des cippes, des cornes à boire, des cors de chasse ou olifants, des boîtes à poudre, des pulvérins ou poudrières, des peignes et autres ustensiles ou objets qui sont des œuvres d'art très remarquables.

Aujourd'hui, le bel ivoire devient de plus en plus rare; aussi son emploi est-il limité à des statuettes.



FIG. 9.

FRAGMENT DE BATON PASTORAL D'UN ABBÉ.

à des christs, à des coupes, à des couteaux à papier, à des poignées d'épée, à des pommes de canne ou de parapluie, à des manches d'ombrelle, à des faces-à-mains, à des montures et des gardes d'éventails, etc.

Les grandes pièces d'ivoire fabriquées de nos jours sont de plus en plus rares, car les amateurs de curiosités et les collectionneurs préfèrent acheter autre chose que des pièces d'ivoire toujours délicates, d'une conservation difficile, et qui, disons-le, ne présentent pas le même intérêt qu'un beau tableau, une belle pièce d'orfèvrerie, un superbe meuble, un riche manuscrit, etc.

En feuilles minces, on utilise l'ivoire pour carnet et porte-cartes de visite, pour peindre à l'huile ou à l'aquarelle; certaines miniatures de grands maîtres, peintes ainsi sur l'ivoire, ont atteint, dans les ventes, des prix très élevés; des boîtes et des bonbonnières du XVIIe et du XVIIIe siècle, dont le couvercle était surmonté d'ivoires peints, ont, dans ces dernières années, atteint, dans les ventes, des prix de 20,000 et 25,000 francs.

Grâce à des procédés divers dont nous parlons dans les trois paragraphes suivants, qui traitent de la technique de l'ivoire, on obtient des plaques de très grande dimension.

Transformation de l'ivoire.

L'ivoire est une matière fort curieuse; nous venons de voir qu'elle tient, pour ainsi dire, du genre végétal par sa structure et sa croissance; mais c'est, sans aucun doute, à son principe animal que cette matière doit également la propriété d'être amollie. Cette double nature rend l'ivoire susceptible de recevoir des façons et des traitements variés que nous allons étudier. Et, tout d'abord, nous nous occuperons de son amollissement et de sa transformation en gélatine. L'antiquité a parfaitement connu et pratiqué les moyens d'amollir l'ivoire. Quels étaient les procédés employés dans l'antiquité? Nous l'ignorons, car les seuls décrits ne nous paraissent point concluants. Nous lisons bien, dans Sénèque [1], que le philosophe Démocrite amollissait cette substance au moyen de l'eau bouillante; d'autre part, Dioscoride nous informe qu'en faisant bouillir l'ivoire pendant quelques heures dans une infusion de racine de mandragore on le rendait aussi malléable que de la cire à modeler; mais nous ne pouvons avoir confiance à l'efficacité de ces moyens. Nous ne retiendrons que ce fait, à savoir : que les anciens connaissaient très certainement un ou plusieurs moyens d'amollir l'ivoire, mais que le véri-

1. Ép. 10.

table procédé n'est pas parvenu jusqu'à nous. Malgré ce qui précède, des auteurs modernes ont mis en doute le fait, soit pour l'antiquité, soit pour notre temps. Cependant, l'illustre Darcet a inventé un procédé que nous décrivons un peu plus loin. — Il y a bientôt vingt ans, des journaux et des chroniques scientifiques ont même annoncé comme nouvelle une découverte due à une Mme Rouvier-Paillard, découverte qui permettait d'obtenir de l'ivoire liquide. Voici à peu près en quels termes cette découverte a été annoncée :



FIG. 10.
FRAGMENT DE COFFRET ITALIEN.

« Au moyen du procédé en question, l'ivoire peut être liquéfié, on peut l'utiliser alors pour prendre l'empreinte de bas-reliefs et de sculptures de grande dimension. Réduit en une véritable pâte, l'ivoire est coulé dans le [creux, [sans aucune

espèce de pression, puis il se solidifie et rend avec une parfaite exactitude le type, reproduit dans ses



FIG. II. — PEIGNE LITURGIQUE. (XI° SIÈCLE.)

détails les plus fins et les plus délicats. Les personnes qui ignorent ce procédé restent confondues en voyant des bas-reliefs de 1 mètre de hauteur exécutés d'un seul morceau d'ivoire. »

Il paraît même que l'inventeur avait reproduit, par son procédé, les sculptures des anciennes boiseries du chœur de Notre-Dame de Paris.

Le moyen d'amollir l'ivoire était également connu vers la fin du XIIIe siècle [1], puisque, dans un ouvrage intitulé : *Lumen animæ*, du pape Jean XXII et rédigé probablement comme la *Bible des pauvres* de saint Bonaventure pour venir en aide aux prédicateurs peu instruits, nous lisons, titre X, lettre L : « *Theophilus in tractatu diversarum artium dicit : Ebur quidem mollificatur dupliciter, aut in forti aceto vini, aut in oleo benedicti.* »

Et au titre XLIX, lettre Xe : « *Theophilus in breviloquio diversarum artium : Ebur quidem mollescit quinque modis : vino decoctum, oleo unctum, corio involutum, igne calefactum, aceto immersum.* »

Cet extrait prouve aussi que dans la partie perdue du livre de Théophile il était traité de l'ivoire.

Combien est regrettable cette perte !

Quelques auteurs ont cependant émis des doutes à ce propos ; cependant, le moine Théophile dit formellement, dans sa préface : « *Seu gemmarum, ossiumve sculptura auro decorat Italia.* »

La faculté d'amollir l'ivoire a permis de créer des

1. On admet aujourd'hui assez généralement que l'ouvrage du moine Théophile est de la fin du XIIe siècle, mais plus probablement du XIIIe siècle.

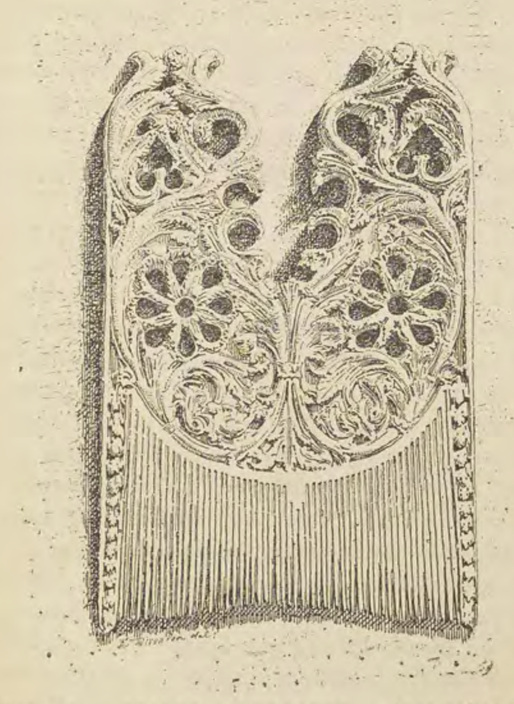


FIG. 12 — PEIGNE LITURGIQUE. — (XIe SIÈCLE.)

pièces d'une forme singulière. A première vue, les personnes qui ignorent le genre de traitement que peut subir cette matière supposent que ces pièces aux formes bizarres sont le produit d'anomalies naturelles; il n'en est rien, nous le savons maintenant. En effet, de même que la corne, l'ivoire est susceptible d'être moulé, à un degré moindre, il est vrai. Il faut, pour cela, faire bouillir l'ivoire un laps de temps plus ou moins considérable dans un liquide composé de 600 grammes de résine de mandragore dissoute dans deux litres d'eau. L'ivoire ayant séjourné un laps de temps plus ou moins considérable (suivant son épaisseur) dans cette solution n'a guère plus de consistance que de la cire à modeler ayant séjourné quelques minutes dans l'eau tiède. C'est dans cet état de plasticité qu'on donne à l'ivoire toutes les formes qu'on désire. Après son refroidissement, l'ivoire durcit; on peut alors le travailler comme s'il n'avait subi aucune opération. — Nous avons dit précédemment qu'on pouvait transformer l'ivoire en une sorte de gélatine; rien n'est plus facile que d'arriver à ce résultat; il suffit de traiter l'ivoire par l'acide hydrochlorique étendu d'eau; on obtient ainsi de la gélatine brute qui est à la fois flexible et résistante. C'est l'illustre Darcet qui a imaginé le premier ce procédé, grâce auquel certains industriels contemporains ont pu, à l'aide de l'ivoire, faire des instruments de chirurgie;

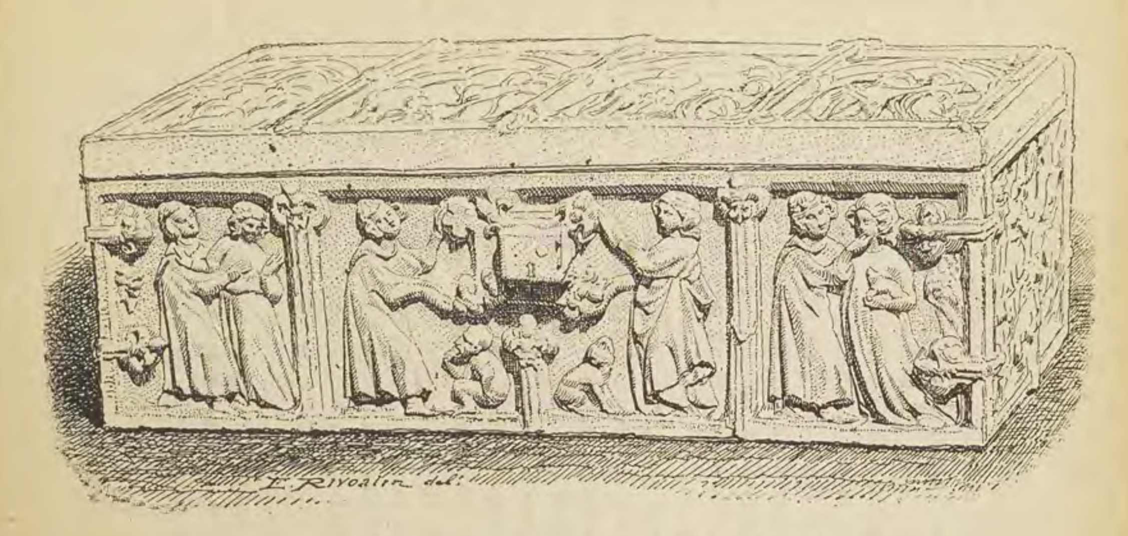


FIG. 13. — COFFRET EN IVOIRE. (XI[e] SIÈCLE.)

c'est la maison Charrière, de Paris, qui a, croyons-nous, utilisé la première la découverte de Darcet pour la fabrication des instruments en question.

La gélatine brute, après avoir été façonnée et soumise à l'action du tannin, devient, après ce tannage, tout à fait infusible et inaltérable, soit à l'air, soit à l'eau. Dans cet état, on peut la veiner ou la marbrer avec une dissolution d'or ou d'argent, on obtient alors un produit tout à fait semblable à l'écaille rouge, qui est, de nos jours, si recherchée et d'un prix si élevé, parce qu'on l'utilise largement pour le placage de beaux ouvrages de tabletterie.

Une autre qualité que possède la gélatine d'ivoire ainsi préparée, c'est de permettre son travail et son soudage tout comme le permet l'écaille elle-même; mais voici un fait plus curieux encore, c'est qu'avec certaines précautions on peut réduire en gélatine, sans les déformer en quoi que ce soit, des objets en ivoire travaillés, et si après leur transformation en gélatine on les tanne, c'est-à-dire si l'on plonge ces objets dans un bain de tannin, on peut leur donner l'apparence de la véritable écaille, au point de produire, même pour un œil exercé, une illusion complète.

Étudions maintenant le débitage de cette matière au moyen de scies cylindriques. — On est parvenu, aujourd'hui, à obtenir des manchons d'ivoire analo-



FIG. 14. — DÉTAILS DU TRÔNE ÉPISCOPAL DE SAINT-MAXIMIN. (XI[e] SIÈCLE.)

gues aux manchons de verre qu'on fabrique dans les manufactures de glaces; les manchons d'ivoire sont, après une préparation préalable qui les amollit, fendus longitudinalement, puis étendus sur des tables sur lesquelles on les tient comprimés. Par ce procédé, on obtient des plaques d'ivoire d'une certaine épaisseur qui mesurent $0^m,35$ à $0^m,45$ de largeur sur des longueurs variables. On utilise ces pièces pour le placage des meubles de grande dimension, tels que bibliothèques, bahuts, crédences, pianos, etc.; on les utilise également pour des peintures à l'huile ou à la gouache, qui comportent un grand fini dans leur exécution.

A propos de ces plaques de grandes dimensions, nous devons ajouter que les anciens savaient également en produire. En effet, Apulée nous informe, d'après Hermippus, que les Grecs, qui tiraient leur ivoire de l'Inde, faisaient venir d'Afrique des défenses d'éléphant d'un volume très considérable et qu'ils avaient imaginé un procédé pour en tirer des plaques de $0^m,33$ à $0^m,54$ de largeur.

Dans ces temps modernes, on a produit de plus grandes plaques encore, le fait est consigné dans un rapport de M. Renard sur l'Exposition universelle de 1855. Un industriel de Paris, M. Alessandri, avait envoyé une machine à *dérouler* l'ivoire, avec laquelle il avait pu établir une feuille qui ne mesurait pas

moins de 2 mètres de longueur sur $0^{m},68$ de largeur. Le rapport en question dit : « Cet habile industriel est parvenu à fixer inséparablement ces



FIG. 15. — PIÈCE DE JEU D'ÉCHECS. (XII[e] SIÈCLE.)

légères feuilles d'ivoire sur des plaques d'ardoise; on comprend, dès lors, quelles ressources nos peintres en miniature peuvent trouver dans des feuilles d'ivoire d'une aussi grande dimension; M. Alessandri exposait, en outre, les autres objets de sa fabrication

qui sont des peignes fins, des touches de pianos, des coffrets de grande dimension, composés de feuilles d'ivoire d'un seul morceau et qu'on ne pourrait exécuter sans l'aide de son système. »

Si les grandes feuilles d'ivoire ont leur utilité, les plus petits débris de cette précieuse matière sont également employés ; ainsi, les rognures et les déchets provenant de grandes pièces sont calcinés au rouge en vases clos et produisent un charbon d'un beau noir qui, broyé à l'eau, fournit le *noir d'ivoire* utilisé par les aquarellistes et les artistes peintres. Les plus infimes débris, réduits en poudre, sont utilisés en médecine comme astringent sous le nom de *spodes d'ivoire.*

Blanchiment de l'ivoire.

Au contact de l'air atmosphérique et de la poussière, l'ivoire se ternit avec plus ou moins de rapidité ; il prend alors, suivant le milieu dans lequel il se trouve, une teinte grise ou jaunâtre.— Les amateurs de curiosités trouvent parfois des pièces d'ivoire dans un tel état de détérioration et de noirceur qu'ils ne les poussent pas dans les ventes aux enchères, mais les marchands de curiosités, ainsi que les restaurateurs ou plutôt *réparateurs* d'objets d'art, ont divers moyens de blanchir les ivoires noircis et jaunis, qu'ils revendent ensuite



FIG. 16. — PIÈCE DE JEU D'ÉCHECS. — XIIe SIÈCLE.)

un prix très élevé. — Il existe plusieurs moyens de blanchir les vieux ivoires, nous allons les décrire. — Au premier abord, la compacité de cette matière et son état pour ainsi dire onctueux semblent rendre bien difficile son blanchiment à l'aide des chlorures, qui ne peuvent suffisamment pénétrer cette matière. Cependant, des chimistes allemands sont parvenus à blanchir l'ivoire en recouvrant sa surface d'une solution de chlorure de chaux de peu d'épaisseur; l'action de l'acide carbonique de l'air produit parfaitement le blanchiment des ivoires ainsi préparés; mais, de tous les moyens expérimentés par nous, le plus sûr, le plus rapide est celui-ci : pour les ivoires simplement jaunis, il suffit de les brosser avec de la pierre ponce calcinée pilée très finement et tamisée au tamis de soie. On délaie cette poudre impalpable dans de l'eau, puis, avec une brosse à dents très douce, on frotte les objets. On renferme ensuite les pièces encore humides sous une cloche de verre que l'on expose aux rayons solaires, mais en ayant soin de couvrir la cloche avec un linge vert tant que l'ivoire n'est pas entièrement séché. Après sa siccité complète, on l'expose, toujours sous cloche, aux rayons solaires directs qui le blanchissent définitivement; quand les ivoires sont très noirs, on utilise le chlorure de chaux, comme nous l'avons dit précédemment. — Un troisième mode de blanchiment



FIG. 17. — COUVERCLE DE BOITE. — (XIIIe SIÈCLE.)

consiste à faire dissoudre, en petite proportion, de l'alun dans de l'eau pure; le sel doit blanchir à peine



FIG. 18. — AUTEL EN IVOIRE. (XIVe SIÈCLE.)

l'eau de saturation. On élève cette dissolution à l'ébullition, puis, à diverses reprises, on plonge l'ivoire dans la solution bouillante, on le frotte avec une brosse douce, on lave ensuite l'objet à l'eau

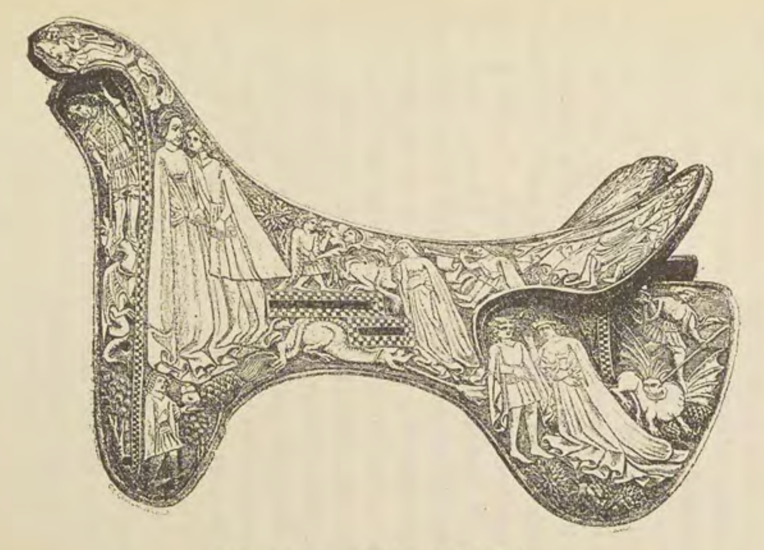


FIG. 19. — SELLE SCULPTÉE.
(Commencement du xve siècle.)

tiède et on le fait sécher dans un linge humide afin que la dessiccation s'opère lentement; sans cette précaution, l'ivoire pourrait se fendre ou se déformer absolument comme le ferait du bois, dont il a pour ainsi dire la structure, car il ne faut pas oublier que les défenses de l'éléphant poussent par couches concentriques absolument comme les arbres, dès lors, il n'est pas étonnant que l'ivoire possède les avantages et les inconvénients du bois. — On blanchit également l'ivoire au moyen de l'éther. Enfin quelques amateurs blanchissent l'ivoire avec une solution de chlore, d'eau de chaux et un lessivage de savon noir. N'ayant pas expérimenté ce quatrième mode de blanchiment, nous ne pouvons le recommander, nous l'indiquons sous toutes réserves.

En Chine, l'ivoire vert n'est pas aussi estimé que chez nous, on préfère les pièces d'une blancheur éclatante, et c'est pour les obtenir ainsi que les pièces nouvellement fabriquées sont enfermées dans une sorte d'étuve qu'on pose sur un grillage sous lequel un feu doux de braise est entretenu. En sortant de cette étuve, l'ivoire fraîchement scié a rendu son eau, il est alors exposé sous verre aux rayons du soleil, qui achève son blanchiment.

Teinture de l'ivoire.

L'ivoire étant poreux presque à la manière du bois est susceptible de prendre diverses couleurs par son immersion dans des teintures, mais l'opération ne réussit et la couleur n'est solide qu'autant qu'on aura préalablement plongé les ivoires dans un bain de vinaigre ou, ce qui est préférable, dans une dissolution d'alun. Ce bain préparatoire, qui décape pour ainsi dire l'ivoire et remplace le mordançage pour l'impression sur étoffes, ce bain, disons-nous, est indispensable pour faire prendre parfaitement la couleur. — Voici les principales teintures employées pour la coloration de l'ivoire :

On obtient un *ivoire rouge* en le plongeant dans une décoction de bois de Brésil aluné; l'*ivoire jaune* s'obtient à l'aide d'une décoction alunée, de safran *(crocus sativus)* ou d'épine-vinette; pour l'*ivoire vert,* il faut utiliser trois parties de vert-de-gris et une partie de sel ammoniac dissous dans du fort vinaigre. L'*ivoire bleu* s'obtient en plongeant alternativement et à plusieurs reprises l'ivoire dans un bain vert et dans une lessive chaude de potasse; l'*ivoire noir,* en plongeant la matière à teindre dans une décoction chaude de bois d'Inde, puis dans une dissolution

d'acétate de fer. En général, l'ivoire peut être teint dans les mêmes teintures et d'après les mêmes procédés que les bois teints utilisés en marqueterie.

Truquage des objets en ivoire.

Le *truquage*, nous pourrions dire *l'art du truquage*, car c'en est un véritable, emploie des moyens variés pour transformer des ivoires nés d'hier en monuments du XIIIe et même du VIe et du Ve siècle; nous avons vu précédemment les moyens de blanchir les vieux ivoires, MM. les *truqueurs* nous apprendront les moyens de vieillir les ivoires modernes.

Des sculpteurs, généralement italiens, souvent allemands, sculptent des christs byzantins tout à fait archaïques, des vidrecomes Renaissance, des diptyques du XIIe siècle, des triptyques du XIIIe siècle; puis le jus de tabac, le résidu d'une bonne pipe culottée vous donnent la fameuse *patine du temps*. Si le jaune de l'objet à vieillir doit être moins intense, ils utilisent une dissolution de réglisse, mais généralement la *patine* la plus remarquable, *la mieux réussie* est donnée par des fumigations de foin haché menu et légèrement humidifié. Les objets à vieillir sont suspendus encore sous le manteau d'une cheminée et, au bout de quelques jours de repos, de suspension,

ils sortent de leur retraite vieillis de plusieurs siècles. Le fameux *fumarium* des Romains ne vieillissait pas aussi rapidement le vin de Falerne. — Voilà donc la patine plus ou moins mordorée obtenue; mais ce n'est pas tout. Le *vieil ivoire* ne doit rien laisser à désirer à l'œil de l'amateur, il doit donc posséder des gerçures, des sortes de craquelures moyen-âge qui lui donnent de l'œil; c'est là le maximum de *l'art du truqueur.* Rien n'est plus aisé, pour notre artiste, que d'obtenir ce résultat. Il s'agit tout simplement de plonger l'objet à vieillir dans l'eau bouillante, puis de l'exposer aux rayons ardents du soleil et, si l'astre du jour ne veut point se montrer, *se prêter à la fraude,* quelques rayons d'un feu clairet produits par des brindilles de bois donnent un excellent résultat. En effet, la surface de notre ivoire né d'hier se craquèle, se fendille et se transforme *en ancien;* aussi, quand il aura été coloré par l'un des moyens décrits, il faudra un œil assez exercé pour découvrir la fraude.

Nous devons ajouter que l'art de frauder l'ivoire n'est pas né à notre époque, car nous partageons entièrement l'opinion du regretté Clément de Ris qui dans la *Curiosité* écrivait : « Il ne faut pas s'y tromper, outre les faussaires qui exerçaient leur industrie alors comme aujourd'hui, beaucoup d'ouvriers chassés de Constantinople par Mahomet II allèrent s'établir en Italie, en Allemagne et en France,

où l'on en retrouve des traces jusqu'en 1520. Ils continuèrent à ciseler des ivoires dont la forme et les inscriptions étaient immuables et consacrées comme le dogme même. Il faut donc bien y prendre garde et ne pas voir dans le mouvement des personnages et la haste des lettres des preuves de l'antiquité d'une pièce. Le plus ou moins de souplesse d'exécution, la naïveté plus ou moins fruste du travail sont des indices tout aussi sérieux et moins trompeurs pour un œil exercé. »

Autrefois Dieppe fabriquait de vieux ivoires, aujourd'hui c'est Cologne et quelques autres villes d'Allemagne qui ont la spécialité des ivoires *vieux-neufs ;* espérons que ce lucratif commerce sera bientôt monté par actions, la finance ne doutant plus de rien aujourd'hui.

Ivoires artificiels.

Diverses matières végétales ont été utilisées pour faire de l'ivoire artificiel, nous n'en mentionnerons que deux, le *corozo* ou *coroso* et la *pomme de terre.* — La noix du corozo est un fruit produit par une variété de palmier ; elle possède avec une grande dureté un beau blanc (le blanc de la cire vierge). Le corozo sert à faire des boutons, des pommes de

canne et de parapluie; on l'utilise aussi dans la tabletterie, soit en blanc, soit teint de diverses couleurs, car, de même que l'ivoire, le corozo est susceptible de se colorer diversement par la teinture. Ce fruit imite si bien la matière que nous étudions qu'on le nomme également *ivoire végétal*.

Mais de tous les ivoires artificiels, le plus remarquable sous tous les rapports est obtenu à l'aide de la pomme de terre traitée par l'acide sulfurique. Voici la manipulation qu'on fait subir à cette solanée. — On prend des pommes de terres bien nourries, c'est-à-dire bien mûres et aussi saines que possible, puis, après les avoir pelées, on les met à tremper dans l'eau pure d'abord, puis dans de l'eau acidulée par l'acide sulfurique. On sort les pommes de terre de ce premier bain qui leur fait rendre leur sève; on les fait bouillir ensuite fort longtemps dans de l'acide sulfurique étendu d'eau. Ce traitement durcit la pomme de terre et lui fait perdre peu à peu toute sa perméabilité. On lave enfin le tubercule à l'eau chaude, puis à l'eau froide, et on le soumet à un séchage lent. On obtient par ce traitement une sorte d'ivoire jaunâtre, dur, mais assez élastique, facile à travailler, à tourner, car il a un grain très égal et n'est pas du tout sujet à se fendre. Cet ivoire est principalement utilisé pour faire des pommes de canne, des boutons de porte et des béquilles de serrure; il imite beau-

coup mieux l'ivoire que les boutons en faïence ou en fonte émaillée qui n'ont guère de l'ivoire que la couleur et pas du tout l'aspect. Mentionnons aussi en terminant le celluloïd, cette nouvelle composition avec laquelle on imite non seulement l'ivoire, mais encore le corail, l'écaille blonde ou brune, le lapis-lazuli, la malachite et diverses pierres précieuses.

Les ivoiriers célèbres.

On travaille aujourd'hui l'ivoire à Cologne, à Gênes, à Florence, à Paris, à Dieppe et dans cinq villages du département de l'Oise : à Andeville, à Crèvecœur, à Déluge, à Méru et à Sainte-Geneviève. Cette dernière localité est surtout renommée pour ses montures d'éventail, qui sont d'une variété et d'une richesse de dessins qui ne le cèdent en rien aux travaux analogues des artistes chinois. Nous aurons du reste l'occasion, en parlant des ivoiriers du XIXe siècle, de mentionner un artiste de Sainte-Geneviève qui a fait faire un très grand pas au travail de l'ivoirerie en ce qui concerne les montures d'éventail.

Diverses villes de la Chine et du Japon exécutent des merveilles en pièces d'ivoire et cela dès l'antiquité la plus reculée. Ce qui dénote l'ancienneté du

travail de l'ivoire en Chine, c'est que le philosophe Confucius nous apprend que « c'était uniquement, pour l'ivoire qu'on chassait l'éléphant ».

Le plus ancien des ivoiriers connus est d'origine occidentale, car nous ne possédons aucun document sur les ivoiriers orientaux, c'est un certain Icmalius chanté par Homère et qui aurait exécuté des travaux admirables. Dans ces anciens temps, l'ivoire était apporté en Grèce par les Phéniciens avec l'or et l'argent. A l'époque homérique, les meubles incrustés d'ivoire étaient considérés comme des objets du plus grand prix ; nous en avons dit quelques mots dans le paragraphe qui traite de l'histoire de notre précieuse matière. L'ivoire en effet était extrêmement rare, puisqu'on ne pouvait le tirer que des Indes ou de l'Afrique centrale puisqu'il n'existait pas d'éléphants dans d'autres contrées. Les Occidentaux ne connaissaient pas même l'animal ; ce n'est qu'après les victoires d'Alexandre en Asie qu'on put voir, en Macédoine, l'animal extraordinaire qui figura au triomphe du héros macédonien. Dès lors, il n'est pas étonnant que les Occidentaux aient travaillé l'ivoire longtemps après les Orientaux. Quels sont les noms des premiers ivoiriers occidentaux, nous l'ignorons. Il nous faut arriver au xe siècle pour avoir le nom de l'un d'eux, de Titulo.

Malgré nos recherches, nous n'avons pu trouver

des noms d'artistes ivoiriers antérieurs; nous n'en possédons aucun pour le XIe et le XIIe siècle, un seul pour le XIIIe et le XVe. Ce n'est qu'à partir du XVIe siècle que nos renseignements sont plus complets. Voici la nomenclature par siècle des artistes ivoiriers. Nous donnons non seulement leur nom, mais encore les époques de leur naissance et de leur mort quand nous pouvons le faire avec certitude, préférant nous abstenir dans les cas douteux ; souvent aussi nous énumérons leurs œuvres principales, mais toujours quand l'affirmation est permise.

Xe siècle.

TITULO, moine de Saint-Gall, mort en 912, avait sculpté, en ivoire, un pendant à une feuille de diptyque servant de tablette à écrire à Charlemagne, tablette que cet empereur avait oubliée à son passage au monastère de Saint-Gall. L'œuvre de Titulo se voit encore aujourd'hui à la bibliothèque dudit monastère.

XIIIe siècle.

ROGER ou ROGIER, dont parle le *Dit des marchéans* de 1320. On ne connaît aucune œuvre de cet artiste.

XIVe siècle.

Jean Le Braellier est désigné dans *l'inventaire de* Charles V [1] comme ayant sculpté : « deux grans beaulx tableaux d'yvoire des trois maries que fit Jehan le Braellier, enfermés en un estui de cuir ».

Et Jules Labarte nous dit : que « cet artiste qui sculptait pour le roi devait être l'un des premiers de son temps. » [2]

Berthelot Héliot sculpta pour le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, deux oratoires que possède le musée de Cluny. (Nos 1079 et 1080.) Berthelot Héliot était Belge ; quelques archéologues attribuent à cet artiste deux autres bas-reliefs du même musée inscrits au catalogue sous les nos 1085, 1086.

XVe siècle.

Bauer Guillaume, de Strasbourg, florissait vers 1464 ; nous ne connaissons aucun détail sur cet artiste.

1. Page 281, no 2622, *Inventaire du mobilier de* Charles V publié par J. Labarte, 1 vol. pet. in-4o. Paris, Imprimerie nationale, 1879.

2. Introd., p. 28. — *Description de la collection Debruge-Dumesnil.* 1 vol. in-8o. Paris. 1847.

XVI[e] siècle.

Veit Stoss, orfèvre et peintre, né à Cracovie en 1447 et mort à Nuremberg en 1542 ou 1543, sculptait également l'ivoire et le bois.

Hans Sebalt Beham, né à Nuremberg en 1500, neveu et disciple de Barthélemy Beham, reçut aussi des leçons d'Albert Dürer[1]. Cet artiste travailla dans sa ville natale jusqu'en 1540; il s'établit ensuite à Francfort, où il mourut vers 1550.

Le musée de Cluny possède de cet artiste un ivoire signé de son monogramme et daté 1545. (N° 1117 du catalogue.) Il représente un combat.

Peter Flatner eut une grande réputation pour ses figures en ivoire, en corne, en corail et en nacre; on cite de lui un olifant dont l'ornementation comporte 112 têtes ou visages humains en haut-relief; on ignore la date de sa naissance, mais on sait qu'il mourut à Nuremberg en 1546.

Michel-Ange Buonarotti, né en 1475, mort en 1564, a fait des travaux en ivoire, mais non tous ceux

1. On attribue à Albert Dürer (1471 † 1528) plusieurs ivoires que possède le musée de Munich, notamment un crucifix et deux femmes nues sculptées en bas-relief; mais comme rien, absolument rien, ne témoigne en faveur de cette attribution, nous n'avons pu faire figurer le grand maître allemand parmi nos ivoiriers. Nous le regrettons même.



FIG. 20. — BUIRE EN IVOIRE SCULPTÉ.
(Renaissance allemande.)

qu'on lui attribue. Cicognara[1] fait observer avec raison « que les travaux en ivoire attribués à Michel-Ange sont si nombreux qu'il faudrait, s'ils étaient réellement sortis de ses mains, qu'il n'eût fait que cela toute sa vie ».

On ne connaît, d'une manière certaine, que deux ouvrages en ivoire exécutés par cet artiste : un *Crucifix* au *Vereinigten Sammlungen* de Munich, et au Trésor impérial de Vienne, un *Cippe sculpté* en haut-relief, représentant *Silène soutenu par des Satyres*.

Benvenuto Cellini, né à Florence en 1500, mort en 1570 ou 1571, a fait des ouvrages en ivoire, mais non tous ceux qu'on lui attribue. Au Palazzo Vecchio, à Florence, on voit un *Christ à la colonne* et un *Saint Sébastien* attribués à cet artiste; le Trésor impérial de Vienne possède également de lui un crucifix.

Jean Goujon, né en 1515 et tué en 1572 lors des massacres de la Saint-Barthélemy a, dit-on, exécuté, entre autres ouvrages, le *Pulvérin en corne de cerf* qui se trouve au Louvre et représentant l'Amour, fils de Vénus Anadyomène.

Georges Weckhard fut le tourneur artistique de l'électeur Auguste de Saxe ; des œuvres de cet artiste figurent au musée de Dresde, l'une d'elles est signée : G. W. 1587.

Édouard Lobenig ou Lobenigke, de Nuremberg,

1. *Storia della scultura*, tome II, p. 42.



FIG. 21. — POIRE A POUDRE EN IVOIRE.

(South Kensington Museum.)

a travaillé longtemps à Dresde ; ses ouvrages sont parfois signés de son monogramme.

JEAN COUSIN naquit à Soucy vers 1502, 1509 ou même 1530 ; il mourut à Paris en 1590.

JEAN DE BOLOGNE, né à Douai en 1524, mort à Florence en 1608 ou 1612, fut l'élève de Michel-Ange et de Jacques de Brucq. Le musée de Cluny possède un groupe en ivoire (nº 1113 du catalogue) attribué à cet artiste : *la Vertu châtiant le vice.*

A. CARIO ou CASIO, de l'école espagnole. La collection A. Thiers possédait de cet artiste un *Saint Sébastien* en ivoire.

Notre figure 20 reproduit une buire en ivoire de la Renaissance allemande. Elle fait partie des collections du Musée national bavarois, à Munich. Notre figure 21 fait voir une poire à poudre du *South Kensington Museum.*

XVIIe siècle.

LÉO PRONER ou PRONNER, né près de Klagenfurt, vers 1550, mort à Nuremberg en 1630, est très connu pour ses chefs-d'œuvre microscopiques ; l'un, un noyau de cerise, montre les douze apôtres en pied et la date 1610 ; son œuvre la plus renommée est le célèbre canif fait en 1606 pour l'archiduc d'Autriche.

Le manche contient treize tiroirs renfermant des psaumes sur parchemins en vingt et une langues, 150 outils divers (d'aucuns ont imprimé 1,500), 100 pièces d'or, une chaîne de plus de $0^{m},15$ de longueur et de 100 chaînons, un noyau de cerise couvert d'armoiries, vingt-quatre assiettes en étain, douze couteaux en acier et à manche de bois, autant de cuillers en buis et un cheveu divisé dans son épaisseur en dix filaments. La longueur de ce canif ne dépasse pas pourtant dix centimètres.

Christophe Angermayr, mort à Munich en 1633. C'est l'auteur d'un bas-relief en ivoire de la chapelle de Munich ; cette pièce mesure $0^{m},50$ de hauteur sur $0^{m},42$ de largeur. Le *Vereinigten Sammlungen* de Munich possède de cet artiste, que quelques-uns nomment aussi *Angermair*, une *Sainte Famille* datée de 1632.

Michel Anguier, né à Eu le 28 septembre 1612, mort en 1686, était le frère de François Anguier et l'auteur des sculptures du Val-de-Grâce et de la porte Saint-Denis.

Guillet de Saint-Georges nous apprend, dans son *Mémoire historique des ouvrages de sculpture de M. Anguier*, qu'il fit en 1652, c'est-à-dire à l'âge de quarante ans, un crucifix d'ivoire de 22 pouces de hauteur qui n'aurait été terminé qu'en 1690 ; il aurait donc mis trente-huit ans à parfaire cette œuvre ; mal-

heureusement, nous venons de le voir, Michel Anguier était mort en 1686, c'est-à-dire quatre ans auparavant.

François Duquesnoy, plus connu sous le nom de François Flamand, était né à Bruxelles en 1594, il mourut à Livourne en 1644. — Nous donnons, figure 22, une œuvre très remarquable de cet artiste; c'est une buire en ivoire sculpté, d'une composition remarquable par l'ampleur du dessin et de l'exécution. Son anse est en bronze doré. Cette pièce, hors de pair, fait partie de la collection de M. le baron Gustave de Rothschild.

Le musée de Cluny possède de cet artiste trois œuvres : n° 1152, l'*Insouciance du jeune âge ;* n° 1153, *Manneken-Piss ;* n° 1155, *Amour couché.*

A la vente de Lebrun, peintre et garde des tableaux du comte d'Artois, vente qui eut lieu en 1791, François Flamand était représenté « par trois enfants, dont deux s'amusent avec un vase; le troisième est endormi. » Et le Catalogue ajoute : « précieux ivoire de deux pouces six lignes de haut. Provenant de la vente Saint-Julien, n° 124. Bordé en bronze doré. » Cet ouvrage ne fut vendu que 154 francs, à un M. Poujin.

Wilhem Troger, né à Haidhausen, a fait beaucoup de figures sur bois avec des parties en ivoire, les chairs sont faites avec cette dernière matière, tandis que les draperies sont exécutées en bois.



FIG 22. — BUIRE DE FRANÇOIS DUQUESNOY.

Plus loin, parmi les artistes du XVIIIe siècle, nous mentionnons *Simon Troger*, qu'il ne faut pas confondre avec *Wilhem*.

E. GOUIN, ivoirier français dont on ignore l'année de la naissance et celle de la mort, a quelques ivoires au musée de Dresde.

GIROLAMO CAMPAGNA, né en 1552, mort en 1623, avait exécuté pour l'église de Saint-Julien de Venise des ouvrages de sculpture remarquables.

FRATE CLEMENTE, qui florissait vers 1638, a fait des sculptures sur ivoire.

AUGUSTIN CARRACHE, né en 1557, mort en 1605, serait, dit-on, l'auteur du joli bas-relief le *Satyre surprenant une Nymphe endormie*, qu'on voit au musée Correr, à Venise.

MARC HEIDEN, ivoirier saxon, florissait vers 1627. On voit au palais Pitti, à Florence, un vase d'une grande sveltesse, signé de cet artiste.

ALESSANDRO ALGARDI, né à Bologne en 1593 et seulement en 1598, suivant quelques auteurs, serait mort en 1653 ou 1654 ; il aurait sculpté la *Déesse du sommeil* de la villa Borghèse.

JACQUES ZELLER, né à Dresde en 1620, a exécuté une belle frégate en ivoire qui se trouve au Trésor de Dresde.

Cette frégate est posée sur un piédestal où se trouve représenté Neptune conduisant des chevaux marins ; cet ouvrage remarquable est daté de 1620.

Justus Klescker, né à Minden au commencement du xvii[e] siècle et mort à Francfort-sur-le-Mein, a produit un grand nombre de crucifix.

Lobenigke Gilles, qu'il ne faut pas confondre avec Lobenigke Édouard qui vivait au xvi[e] siècle, a fait des œuvres remarquables. Le musée de Dresde possède de cet artiste, des pièces signées de son monogramme.

Copé, surnommé *Fiamingo*, mort en 1610, était né en Flandre; il a sculpté cinq figures d'enfant représentant les cinq sens : *la Vista, l'Odore, l'Udito, la Sensibilita, il Gusto*, signés : Giovanni Fiamingo MDLXV.

Montanès (M. J.) a des œuvres au musée de Madrid et de Séville, principalement des *estofados* ou sculptures en bois peintes[1]. Cet artiste est mort en 1649.

Christoph Harrich, mort à Nuremberg en 1630, était très réputé pour ses têtes de mort et ses figures de jeunes filles accolées à des squelettes.

1. On appelle *estofado*, l'apprêt ou préparation, dont on enduit les bois à peindre ou à dorer. L'ouvrier exerçant ce métier se nomme *estofador;* il était assez commun en Espagne au xvii[e] siècle, l'*estofado* ayant pris naissance dans ce pays.

Cette opération a une grande importance, car cet enduit, qui peut être posé sur des matières diverses, mais principalement sur le bois, doit donner à la peinture ou à la dorure une surface lisse, ferme et polie, qui doit présenter l'aspect de l'émail. L'emploi de l'*estofado* remonte au xiii[e] ou xiv[e] siècle. Notre artiste, Juan Martinez Montanès, né probablement à Séville, avait acquis une grande réputation comme estofador et dorador.

Dans la collection Debruge-Dumesnil, nous lisons (page 465) : « N° 196. Groupe. — *La Mort et la vie.* Un squelette rongé par les vers est adossé à une jeune fille nue qui tient une rose à la main. — Attribué à Christophe Harrich. — N° 197. *Tête à deux faces;* l'une est celle d'un homme qui vient d'expirer, elle porte sur le front l'inscription *Dura et aspera;* l'autre, dépouillée de la peau et des chairs, est couverte d'insectes qui la rongent. — En pendeloque au-dessous, deux cœurs en or émaillé, réunis sous une couronne de marquis. »

Léonard Kern l'aîné, statuaire qui a travaillé à Nuremberg, était né vers 1580 à Forchtenberg et mourut à Schwabichhalle en 1663. Son fils Johann Kern, également sculpteur et ivoirier, est mort à Londres en 1668.

Léonard Kern est l'auteur d'un groupe d'*Adam et Ève*, d'une composition remarquable; d'un autre groupe, *Vénus et l'Amour*, et de statuettes diverses représentant : *Adam*, *Hébé*, un jeune homme nu, etc. Nous signalerons une particularité assez bizarre dans le groupe d'*Adam et Ève*, Adam porte des moustaches relevées à la mode du XVIIe siècle.

Barthel, d'autres disent Burthel Melchior, né à Dresde. Le Trésor de cette ville possède, de cet artiste, deux jeunes gens menant un taureau au sacrifice. Il est mort en 1674.

Mathias Rauchmüller, natif du Tyrol, a été, au xviie siècle, sculpteur de la cour de Vienne ; il est très connu pour ses ouvrages en ivoire. Le prince de Lichtenstein possède de cet artiste une boîte signée en toutes lettres et datée de 1676.

Milet ou Milé Jean, dit Francisque, né à Anvers en 1644, mort à Paris en 1681. Son père, habile tourneur, natif de Dijon, vint s'établir en Flandre où le prince de Condé le logea dans son palais. Une maladie imprévue l'emporta à l'âge de trente-sept ans [1].

Ignas de Elhofer ou Eulhofer, au sujet duquel on ne sait absolument rien, sinon qu'il a existé un ivoirier de ce nom au xviie siècle.

Angermann, auteur d'un squelette en ivoire daté 1672 et conservé au musée de Dresde.

Guillermin Jean-Baptiste, membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture, né à Lyon en 1643 et mort à Paris à la suite d'une attaque de paralysie au mois de novembre 1699, a principalement sculpté l'ivoire ; auteur du beau Christ des pénitents noirs de la Miséricorde qu'on voit au musée Calvet, à Avignon. Il est signé :

JOA. GVILLERMIN INV. ET
SCVLP. AVEN. 1659.

Hauteur de l'œuvre, $0^{m},68$.

1. D'Argenville, *Vie des plus fameux peintres*, tome II, p. 213.

On peut consulter au sujet de ce Christ : *Notice des statues, bas-reliefs et autres ouvrages de la Renaissance*, etc., publiée en 1861 par M. Deloye, conservateur du musée Calvet (p. 23 et suiv.)

On lit dans le *Tableau d'Avignon* par Alphonse Rastoul (Avignon, 1836) :

« On a prétendu que ce Christ était l'ouvrage d'un condamné à mort, qu'il abrégeait ainsi les longues heures de sa captivité et qu'il finit par obtenir sa grâce, etc. Cette légende est complètement fausse, de même que celle qui prétend que Guillermin, pour racheter la vie de son neveu, avait fait don de ce Christ aux pénitents noirs de la Miséricorde, qui avaient le privilège d'obtenir, tous les ans, la grâce d'un condamné. Cette deuxième légende est également de pure invention et, comme nous l'écrit l'honorable M. Deloye, « elle doit-être mise à néant par la découverte du procès-verbal même de commande, découverte due aux recherches de M. P. Achard, ancien archiviste du département, qui a donné l'analyse dans son Annuaire de 1865, page 283. » [1]

L'empereur d'Autriche possède, dans sa collection, deux vases d'ivoire signés Guillermin.

Le même ivoirier exécuta aussi beaucoup de

1. Nous tenons ces renseignements de l'honorable M. Deloye, conservateur du musée Calvet, à qui nous sommes heureux d'adresser ici nos remerciements.

petits ouvrages en coco pour les maisons religieuses du faubourg Saint-Germain [1].

Cavailer, Cavalier ou Chevalier, a fait un portrait en ivoire en médaillon de Marie d'Angleterre, daté de Londres, 1690.

Charles Liegle, ivoirier français sur lequel nous ne possédons aucun renseignement.

Francis Van Bossuit, né à Bruxelles en 1635, séjourna longtemps à Rome et mourut à Amsterdam le 22 septembre 1692. Dans le *Cabinet de l'art de sculpture*, petit in-4° publié à Amsterdam, chez Mattys, en 1727, on peut voir la nomenclature des œuvres de cet artiste.

Luc Fayd'herbe, né à Malines en 1617, mort dans la même ville en 1694, fut élève de Rubens. Les églises de Malines et de Notre-Dame d'Hanswick possèdent des bas-reliefs de cet artiste.

Gérard Van Optal, né à Anvers en 1594, mort en 1663, recteur de l'Académie royale de peinture et de sculpture de France, excellait, au dire de Caylus, à représenter les enfants.

Le Louvre possède deux bas-reliefs signés par cet artiste.

Pfeifhofen a fait des bas-reliefs en ivoire, il florissait à Dresde vers 1690. On lui attribue deux bas-

1. Page 240, tome III, dans le *Cabinet des singularités d'architecture, peinture et sculpture*, par Florent Lecomte.

reliefs de la *Kunst Kammer* de Berlin, l'un est un crucifiement, l'autre représente un ermite armé de son long bâton. Il signait d'un monogramme composé de P. H.

A. W. — Initiales d'un sculpteur sur ivoire d'Augsbourg, de l'école souabe.

Zick Peter l'aîné, mort à Nuremberg en 1632, fut à Prague pour enseigner son art à Rodolphe II ; il eut trois fils, Peter le jeune, Lorenz, né en 1594 et mort en 1666, et Christoph.

Zick Peter le jeune est l'inventeur des anneaux de la Trinité *(dreifaltig Keists)* et l'auteur d'un étui ovale à plumes en ivoire orné d'un crucifix, exécuté pour le grand-duc de Florence ; il faisait aussi des yeux et des oreilles anatomiques.

XVIIIe siècle.

Raimund Falz, né à Brandebourg, mort en 1703.

Jean Cornu, né à Paris en 1650, passa son enfance à Dieppe où son père avait acquis un établissement de sculpture ; il fut reçu académicien le 5 juillet 1681 et mourut à Lisieux (Calvados) le 21 août 1710, à l'âge de soixante ans.

François Girardon, le célèbre sculpteur, travailla aussi l'ivoire ; né en 1628, il mourut en 1715. L'au-

teur de la statue équestre de Louis XIV de la place des Victoires aurait fait le beau Christ en ivoire qui est à la cathédrale de Sens. D'après L. N. Barbier (*Esquisse historique sur l'ivoirerie*), « le Christ de Girardon aurait été donné par Louis XIV à la duchesse de la Vallière et serait aujourd'hui à l'archevêché de Paris ». Le Christ de Sens ne serait, d'après le même auteur, qu'une copie du précédent.

JOSEPH VILLERME, de Saint-Claude (Jura), mort à Rome vers 1720 ou 1723, se distingua d'abord comme sculpteur sous la direction de Le Brun. Mariette, dans son *Abecedario*, nous donne sur cet artiste des détails importants.

Il nous dit entre autres choses :

« J'ay vu aussi entre ces mains dans le temps que j'étais à Rome plusieurs crucifix d'yvoire et de buis, qui, par la correction, le beau travail et la nouveauté des attitudes m'ont paru dignes de toute admiration.

. . . .

Il est remarquable que nos deux meilleurs sculpteurs de crucifix en ivoyre étaient de Saint-Claude, car Jaillot en était aussi. »

PIERRE LE GRAND, né à Moscou le 11 juillet 1672 et mort en 1725, a fait des sculptures d'ivoire.

BALTHAZAR PERMOSER, né à Commerau, en Bavière, en 1650 ou 1651, mort à Dresde en 1732, a deux statuettes d'ivoire au Trésor de Dresde.

HOCHEKER, né à Francfort-sur-le-Mein en 1689, mort en 1735.

MAGNUS BERGER, le plus renommé des ivoiriers norvégiens, mort en 1739.

GEUNS, ivoirier de Maesyck, la patrie des Van Eyck, a fait des boîtes et des tabatières et autres ouvrages d'ivoire vers 1740.

SIMON TROGER, qu'il ne faut pas confondre avec *Wilhem Troger*, né à Haidhausen, est mort en 1769.

A. C. LÜCK ou LOUIS LÜCKE, né à Dresde en 1737, y est mort en 1780. Le Trésor de Dresde possède des œuvres de cet artiste.

ROSSET-DUPONT, né à Saint-Claude (Jura), a fait des bustes de divers philosophes, entre autres celui de Voltaire. Un *Saint Jérôme* de cet artiste faisait l'admiration de Falconet. La collection Sauvageot, au Louvre, possède une statuette de *Sainte Thérèse* de Rosset-Dupont, signée Rosset père, ce qui ferait supposer qu'il avait un fils également ivoirier.

JAILLOT frères, nés à Saint-Claude (Jura); l'un se nommait Hubert et l'autre Simon. Ce dernier fut reçu membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture le 28 mai 1661, sur un *Christ en ivoire mourant sur la croix*. L'abbé de Marolles, l'illustre curieux, a célébré en vers le talent des deux frères dans son *Livre des peintres et des graveurs*.

La collection du chevalier Alexandre Lenoir, fondateur du Musée des monuments français, possédait de Jaillot un ivoire « de la plus grande beauté », dit le Catalogue. C'était un buste de Ch. Lebrun, d'après Coysevox.

Lacroix était originaire de la Bourgogne, il travailla à Gênes pendant le xviie siècle : il est surtout connu pour un très beau Christ en ivoire.

Melchior Paulus a travaillé à Cologne dans la première moitié du xviie siècle, il signait MP. et en toutes lettres. Le Trésor de la cathédrale de Cologne possède plusieurs œuvres de cet artiste. C'est à tort que Graesse, dans une brochure, le désigne comme vivant au xvie siècle.

Mentionnons enfin, pour terminer la nomenclature des ivoiriers du xviiie siècle, les noms de quelques artistes sur lesquels nous possédons peu de renseignements ; ce sont :

Michel Daebler, mort en 1702, renommé pour ses têtes de cannes et ses manches de cachets figurant des animaux et des enfants grimpant les uns sur les autres. (Cf. collection Debruge-Dumesnil, page 474, n° 280.) Cruevolle père et fils, sculpteurs de Christs; sept Dieppois : Cointre, très habile à faire, en ivoire, les images de gueux dans le style de Callot; Bienaymé, qui a sculpté de beaux Christs; Belleteste, connu surtout par une reproduction des

quatre Saisons de Versailles; Dailly, l'auteur d'un remarquable bas-relief d'*Andromède et de Persée;* Croqueloix dit aussi Croque-la-Loi, célèbre par ses descentes de croix en bas-relief.

Le Flamand, David Lemarchand. Ce dernier vécut de longues années en Angleterre, où il fit des portraits, des médaillons et des figures entières; il mourut en 1726; enfin Giovanni Pozzo, inventeur des portraits gravés sur ivoire, et l'Allemand Krabensberger, né à Haidhausen, qui a exécuté des figures en bois et ivoire.

Notre figure 23 montre une statuette en ivoire de saint Dominique, laquelle fait partie du Trésor de l'église de la Chartreuse de Grenade; on ignore l'auteur de cette œuvre, qui serait de la fin du xviie ou du commencement du xviiie siècle.

XIXe siècle.

Parmi les artistes ivoiriers contemporains mentionnons les principaux :

Behr, florissait vers 1829, si nous nous en rapportons à l'*Almanach du Commerce de Paris.*

Tanadeï, Italien, élève de Schaller, expose, au Salon de Paris de 1829, un portrait de l'empereur Alexandre de Russie.

F. H. Krüger, né à Dresde en 1749 et suivant d'autres à Dantzig, mort en 1805; un autre, Krüger



FIG. 23. — SAINT DOMINIQUE.
Ivoire du XVIIe ou XVIIIe siècle.

(K. R.), élève de D. Loos, de Berlin, né également à Dresde en 1791. Quelques auteurs le nomment

Krueger, notamment J. Labarte, *Description de la collection Debruge-Dumesnil*, page 474, n° 28. — Bauer, né en 1781, à Roermonde, petite ville de Hollande. Cet artiste a fait principalement des médaillons et des portraits. — F. Charles Simart, né à Troyes en 1808, mort à Paris en 1857, auteur de la Minerve chryséléphantine, exécutée pour le duc de Luynes; les seules matières employées pour cette œuvre avaient une valeur de 300,000 francs.

Parmi les artistes ivoiriers, les Dieppois forment un véritable bataillon, nous mentionnerons parmi les anciens: Flammand, Thomas père, Blard père, ensuite, parmi ceux qui ont figuré à nos expositions universelles: Bignard, Graillon, l'auteur de ces innombrables terres cuites qui peuplent les villes d'eaux et de bains de mer, Blard fils, Brunel, Carpentier, Colette, Delahayes, Despoilly, Heu, Ouin, Ouvrier, Sac-Épée, Saillot, Thomas fils, Hænique, auteur d'un très beau Christ ayant figuré au Salon de 1842; Meugniot, qui a fait un grand nombre de statuettes et dont le Louvre possède un *Vieillard mourant dans un fauteuil*, signé en toutes lettres et daté: Dieppe, 1829.

Parmi les artistes du département de l'Oise, nous devons une mention spéciale à Alphonse Baude de Sainte-Geneviève, l'inventeur d'un procédé qui permet de découper et d'ajourer l'ivoire au point d'en faire une véritable dentelle. Les produits de Baude pour

montures d'éventails sont si remarquables que bien souvent on les fait passer pour des produits chinois, cependant un œil quelque peu exercé reconnaît fort bien les caractères distinctifs d'un travail français.

Dournès, ivoirier de Toulouse, s'est fait de nos jours une excellente réputation comme restaurateur et réparateur d'ivoires anciens, c'est du reste un très-habile sculpteur.

Un ancien graveur à la Banque de France, Desrieux, s'inspirant les travaux de Giovanni Pozzo, le fameux médailleur romain, a exécuté, dès 1831, des portraits gravés sur ivoire. On cite notamment de cet artiste les portraits de Henri IV, de Jean-Jacques Rousseau, de Voltaire, de Châteaubriand; Desrieux est l'auteur d'un Charlemagne qui fut acheté en 1860 par de fameux experts, comme un ivoire ancien *incontestablement.* — James Pradier, né à Genève en 1792 et mort à Passy en 1852, entra à l'atelier de Lemot en 1810, c'est-à-dire à l'âge de dix-huit ans, il a également travaillé l'ivoire. Beaucoup de ses figures éburnéennes étaient commencées par le maître, poussées par ses élèves et terminées par Pradier.

Auguste Barre, l'éminent sculpteur, a également travaillé l'ivoire; on cite de cet artiste une statuette de *Rachel* dans le rôle d'Hermione et une petite figure en pied du *Duc d'Orléans.*

Augustin Moreau-Vauthier est de nos sculpteurs contemporains celui qui a produit les plus belles œuvres en ivoire, parmi lesquelles nous devons une mention spéciale au superbe vase qui a figuré aux expositions de 1855 et 1867; à un retable d'autel représentant *les Vertus théologales,* à un coffret de mariage de Mme la baronne James de Rothschild; à une statuette chryséléphantine de la *Fortune* avec groupe d'enfants ayant figuré au Salon de 1881; la sphère supportant la capricieuse déesse était en émail, le socle en onyx algérien avec ornements, or, argent et pierres précieuses. (N° 414 du catalogue.)

Au Salon de 1885 nous avons pu admirer du même artiste une ravissante statuette en ivoire personnifiant la *Peinture.* (N° 4035 du catalogue.) M. Moreau-Vauthier a fait d'excellents élèves, parmi lesquels nous distinguerons Brisevin et Scalliet, l'auteur d'une statuette remarquable de *Phryné,* en argent et ivoire.

Citons enfin, pour terminer cette longue liste des ivoiriers du xixe siècle, l'Allemand Lebrecht-Guillaume Schulz, né à Meiningen en 1774 et mort à l'âge de quatre-vingt-dix ans en février 1864; l'Italien Giuseppe Maria Bonzanigo, né à Asti, province d'Alexandrie, en 1740, et mort à Turin, en 1820, à l'âge de quatre-vingts ans. Cet artiste jouit pendant

sa vie d'une grande renommée à cause de ses sculptures microscopiques sur ivoire et sur bois; il créa même une véritable école. Parmi ses meilleurs élèves, nous mentionnerons d'après le professeur du musée industriel de Turin : MARCHINO DI CAMPERTOGNO, COLOMBO, MIGLIARA, LECKMAN, ARTERO et SCHOULLER; ceux-ci eurent à leur tour d'autres élèves, notamment : CANAVERI, MARCHINO *figlio*, TANADEI et d'autres encore, la plupart nos contemporains.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES

Paris. — Imp. de l'Art, E. Ménard et Cie, 41, rue de la Victoire.